

dossier

Le tourisme humanitaire une nouvelle forme du voyage

Peut-être choquant pour certains, le terme de « tourisme humanitaire » n'en est pas moins d'un usage fréquent aujourd'hui, même si sans doute il faudrait commencer par le définir. L'objet ici n'est pas tant de se lancer dans une polémique sur la pertinence de telle ou telle forme de contact avec l'étranger, mais plutôt de proposer un rapprochement entre diverses expressions de la « volonté d'ailleurs » que l'histoire, étrangement, fait revivre sous des formes réinventées.

Benoît Hennaut

Soyons clairs: il n'est pas question ici d'analyser la variété des motifs qui poussent l'un ou l'autre à s'engager au sein d'une organisation ou d'une association internationale, telles Oxfam, Caritas, M.S.F. ou tant d'autres, dont l'objet social est l'aide humanitaire ou au développement, et qui conduisent certains à l'expatriation dans le cadre précis et professionnel d'un projet donné. Vue de ce côté de la lunette, la qualification de « tourisme » conférée à certains départs ou à certaines missions ferait sans nul doute l'objet d'échanges polémiques avec le milieu des O.N.G. Elles ne seraient pas

pour autant dénuées d'intérêt au regard de la variété des motivations et des degrés de professionnalisme que l'on peut observer dans la diversité des situations existantes.

Le propos ici est plutôt de prendre le parti de ces voyageurs, souvent jeunes, qui, pour un temps plus ou moins long, se lancent à l'assaut du monde sac au dos, seuls et sans l'appui d'une structure particulière. Et qui, loin de se contenter d'une traversée rapide du plus grand nombre de pays possibles, s'y attardent au contraire au gré des situations qu'ils croisent pour y travailler quelques mois au sein d'as-

sociations ou O.N.G. locales. C'est cette réalité-là que je qualifie ici de « tourisme humanitaire », avec tout l'apriori de crédit qu'on peut lui attribuer et la volonté de se réapproprier le contact direct avec le monde qu'on peut lui reconnaître.

Humanitaire n'est sans doute pas le qualificatif le plus adéquat qu'on puisse lui attribuer. Tout au moins si l'on veut strictement respecter la sémantique du terme qui prévoit qu'il s'agit d'actions de secours, limitées dans le temps, comblant un vide structurel, destinées à venir en aide aux victimes de situations d'urgence, souvent d'ordre médical, ainsi qu'à la protection juridique. Car c'est souvent de bien autre chose qu'il s'agit : développement d'une école en milieu rural, soins gratuits du corps et de l'âme, construction d'un puits, cultures céréalières, communication sociale et sensibilisation à la déforestation... Bref, toutes choses qui sont spécifiquement ancrées dans une perspective d'aide au développement d'une population défavorisée et d'une portée géographique souvent très ciblée. Ces « touristes humanitaires » choisissent en effet d'émailler leur voyage d'un concours supplémentaire, individuel et ponctuel — le leur — à de petites structures qui sont généralement le fruit de l'engagement social et local de quelques individus tout au plus. La perspective en est aussi parfois l'apport d'une aide pérenne dans un domaine très précis, suscitant ultérieurement les moyens sociaux et structurels nécessaires au développement de et pour la communauté précise à laquelle le « touriste humanitaire » s'est attaché.

Pour beaucoup de ses adeptes, aventuriers de quelques mois lancés à l'assaut de la planète, ce tourisme fait partie intégrante d'un projet qui, s'il est tourné vers les autres, n'en est pas moins fortement inspiré par une volonté de développement personnel, de confrontation quasi initiatique avec la rencontre interculturelle, la solitude volontaire et le défi que représente le fait de s'extraire de la société confortable dont ils proviennent. Apanage d'Occidentaux plutôt socialement bien lotis, cette volonté de découvrir le monde en se mettant au service de la « bonne cause » et en se faisant proches d'hommes et de femmes qui souffrent de leur dénuement, n'est aussi souvent qu'une parenthèse dans une carrière professionnelle trépidante de stress, de technologie et de surconsommation. Tel cet homme jeune, fêtant avec les copains sa dernière nuit de célibat, qui manifeste sa volonté de goûter à « l'authentique », loin, très loin du rapport direct à l'existence des hommes, avant de se lancer dans la machine infernale d'un monde tourné vers des activités lucratives. Mais parfois aussi la manifestation d'une vraie rupture, exigeant la rencontre avec une autre société pour apaiser un conflit individuel de valeurs, imposant une prise de distance ou une démarche spirituelle qui ne peut avoir lieu qu'au contact de la réalité humaine souffrante.

Si, dans tous ces cas de « tourisme humanitaire », on peut voir une démarche initiatique, de formation ou d'apprentissage par la rencontre, ne serait-ce pas parce que le voyage est et a toujours été le moyen de s'extraire, de quitter, de découvrir ?

Sans entrer dans l'histoire du concept de tourisme, on peut se rappeler que celui-ci naît largement de la diffusion des principes philosophiques des Lumières. Au XVIII^e siècle, la notion naît pour désigner un acte d'éducation et de formation, nécessaire à l'enrichissement du bagage intellectuel et social des classes dirigeantes. Il s'agit sans conteste d'un parcours d'initiation, d'une volonté de mettre en avant la valeur formatrice de l'exploration et de la découverte personnelles, en permettant la rencontre avec l'expression de la diversité du monde dans lequel il s'agira de vivre. La Terre est immense. À peine explorée et cartographiée, elle n'est pas accessible dans sa totalité au commun de ses habitants. L'idée du monde comme un tout cohérent est une notion peu répandue et l'environnement est, pour beaucoup encore, limité au village dans lequel on vit. Au mieux, aux villes des alentours. Le voyage, en tant que rencontre du monde et découverte formatrice, recèle donc d'évidentes vertus pour qui appartient à l'élite économiquement et intellectuellement dotée. Chacun s'y sent libre d'une lecture plus ou moins personnelle des réalités qu'il rencontrera.

Les choses ont toutefois bien changé. Celui ou celle qui, aujourd'hui, voudrait voyager au sens du XVIII^e siècle avec un objectif de formation personnelle, se heurte d'emblée à un monde globalement déjà connu et exploré. Il est désormais difficile de l'envisager d'un regard vierge. Le « tourisme de la découverte » se décline désormais sous les mille facettes d'un consumérisme préfabriqué. La difficulté est réelle de toucher par soi-même à

la nature du monde, presque impossible de parcourir la planète en vue d'y découvrir des zones restées à l'abri de quelque forme d'organisation préétablie. Certains coins parmi les plus reculés, uniquement fréquentés par les back-packers, adeptes d'un tourisme libre et éloigné des circuits des tours-opérateurs, sont eux-mêmes encadrés, empêchant le contact immédiat avec les lieux ou les populations. Souci de préservation dans les cas les plus nobles, réalité et rentabilité à tous niveaux d'un business devenu mondial et lucratif le reste du temps.

Le « tourisme humanitaire » dont il est question ici est peut-être une manière d'échapper à l'encadrement social et commercial contemporain qui empêche de rejoindre les composantes essentielles du voyage. Si ce dernier relève originellement d'une volonté de contact direct avec les populations du monde et la recherche d'un rapport à la « nature », il est possible que les associations humanitaires ou d'aide au développement soient devenues des vecteurs d'accès à cette forme d'authenticité recherchée. Le seul moyen d'échapper, provisoirement tout au moins, à l'encadrement permanent dont plus d'un souhaite se débarrasser.

Au-delà des « voyages sac-à-dos » qui ne présentent plus guère de risques d'exposition réels, le voyage s'est donc reconverti dans une déclinaison moderne et globalisée de la charité. Étrange facette somme toute de notre monde, dans lequel l'appréhension personnelle de soi passe par le miroir en creux de la société, de son côté douloureux. Une forme de charité faite à

des hommes et des femmes vivant loin d'une société qu'on veut fuir un temps pour apprendre à y mieux vivre. Ou tout au moins tenter de la comprendre. Quand ça marche... Car au fond, les occasions de plonger au cœur des difficultés humaines pour donner un peu de soi tout en se construisant, ne manque pas en Occident non plus. L'herbe serait-elle plus jaune au soleil ? Ou est-ce parce que la prise de distance et la « volonté d'ailleurs » impliquent qu'elle soit géographique avant d'être sociale ? ■